

Abla Farhoud
**Le bonheur a
la queue glissante**



COLLECTION FONDÉE EN 1984
PAR ALAIN HORIC
ET GASTON MIRON

TYPO bénéficie du soutien de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC) pour son programme d'édition.

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion SODEC.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIÉ) pour nos activités d'édition.

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada de l'aide accordée à notre programme de publication.

LE BONHEUR A LA QUEUE GLISSANTE

ABLA FARHOUD

Le bonheur a
la queue glissante

roman

TYPO

Une compagnie de Quebecor Media

Éditions TYPO
Groupe Ville-Marie Littérature inc.
Une compagnie de Quebecor Media
1010, rue de La Gauchetière Est
Montréal, Québec H2L 2N5
Tél.: 514 523-1182
Télec.: 514 282-7530
Courriel: vml@sogides.com

Maquette de la couverture: Martin Roux

Illustration de la couverture: d'après une peinture originale de Muriel Moore, 1998.

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Farhoud, Abla, 1945-
Le bonheur a la queue glissante: roman
(Typo. Roman)

Éd. originale: Montréal: L'Hexagone, 1998.

Publ. à l'origine dans la coll.: Collection Fictions.

Comprend des réf. bibliogr.

ISBN 978-2-89295-327-5

I. Titre. II. Collection: Typo. Roman.

PS8561.A687B65 2010 C843'.54 C2010-942290-2

PS9561.A687B65 2010

DISTRIBUTEURS EXCLUSIFS:

- Pour le Québec, le Canada
et les États-Unis:

LES MESSAGERIES ADP*

2315, rue de la Province
Longueuil, Québec J4G 1G4
Tél.: 450 640-1237

Télec.: 450 674-6237

- * filiale du Groupe Sogides inc.,

filiale du Groupe Livre Quebecor Media inc.

- Pour la Belgique et la France:

Librairie du Québec / DNM

30, rue Gay-Lussac, 75005 Paris

Tél.: 01 43 54 49 02

Télec.: 01 43 54 39 15

Courriel: direction@librairieduquebec.fr

Site Internet: www.librairieduquebec.fr

- Pour la Suisse:

TRANSAT SA

C.P. 3625, 1211 Genève 3

Tél.: 022 342 77 40

Télec.: 022 343 46 46

Courriel: transat@transatdiffusion.ch

Pour en savoir davantage sur nos publications,
visitez notre site: www.edtypo.com

Autres sites à visiter: www.edvlb.com • www.edhexagone.com
www.edhomme.com • www.edjour.com • www.edutilis.com

Édition originale:

Abla Farhoud, *Le bonheur a la queue glissante*,
Montréal, l'Hexagone, 1998.

Dépôt légal: 4^e trimestre 2010

Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2010
Bibliothèque et Archives Canada

Nouvelle édition

© 2010 Éditions TYPO et Abla Farhoud

Tous droits réservés pour tous pays

ISBN 978-2-89295-327-5

السعادة ذيها أملس

Le bonheur a la queue glissante.

J'ai dit à mes enfants : « Le jour où je ne pourrai plus me suffire à moi-même, mettez-moi dans un hospice pour vieillards. » Ils ont répondu : « Mais non, mais non, tu es notre mère, nous nous occuperons de toi. »

En vieillissant, la résignation et la sagesse se confondent, c'est pourquoi j'ai dit : « Quand un bébé naît, on le couche dans un couffin en attendant qu'il grandisse; quand un vieux devient trop vieux, on le met dans une maison de vieux avec des barreaux au lit en attendant qu'il meure. Chaque pays a ses coutumes, aucun mal à cela, le résultat est le même. C'est le cycle de la vie. Ce que j'avais à vivre, je l'ai vécu, et je mourrai en paix sans déranger personne... Un paysan qui se suffit à lui-même est un sultan qui s'ignore... »

Les mots sortaient de ma bouche, clairs et ordonnés, avec seulement une légère hésitation qui m'est devenue naturelle avec le temps. Il m'arrivait rarement de dire tant de mots à la fois, et j'éprouvais la joie et l'excitation d'un enfant mangeant un cornet de crème glacée après un long hiver.

Même si mes enfants continuaient à dire « mais non, mais non » chacun à sa manière, soit en arabe, soit en français, soit par un geste comme Farid qui grommelle au lieu de parler, j'ai senti qu'ils étaient soulagés. Salim, mon mari, hochait la tête en levant les yeux et en soupirant, comme il le fait toujours quand il est indigné. Le mot hospice, il l'a rayé depuis

longtemps de son vocabulaire et juste à le voir me regarder de la sorte je sais qu'il m'en veut d'en avoir ouvert la porte. Myriam ne disait rien et observait la scène comme à son habitude. Abdallah, l'aîné, s'est alors levé et a déclaré avec véhémence: « Jamais, mère, jamais je ne te laisserai. Toute ta vie tu as pris soin de nous. Je prendrai soin de toi. »

Il y a eu un léger silence. Même les enfants de mes enfants se sont tournés vers leur oncle.

Chacun d'entre nous savait qu'Abdallah ne pourrait pas prendre soin de moi. Quand l'oiseau rapace viendra manger le dedans de sa tête, quand il sera dépaysé, dépossédé, que pourra-t-il pour moi, mon tendre Abdallah, quand il ne pourra plus rien pour lui-même ?

Nous étions chez Samira, l'aînée de mes filles, qui nous avait invités pour un dîner suivi d'une séance de photos. Pour une fois, il ne manquait personne. Nous réunir tous pour quelques heures – il y en a toujours un ou une qui est malade, ou en voyage, ou occupé – n'a jamais été chose facile. Samira, l'organisatrice en chef de la famille, et Kaokab, la benjamine, ont souvent essayé de nous rassembler pour une photo de famille avant que leur père et moi quittions ce monde. La dernière et la seule photo que nous ayons, Kaokab était enfant et Samira, jeune fille.

Ce jour-là, c'est le photographe qui n'est pas venu, au grand désespoir de Samira qui a même dit que le destin était contre nous. Parler du destin pour une chose si futile !

Je mangeais avec une petite tristesse. Une toute petite tristesse. Est-ce à cause de cela que j'ai parlé de

l'hospice? Je crois qu'il ne faut jamais laisser une vieille femme boire du vin...

Je sentais la fin de quelque chose. J'avais le sentiment que c'était la dernière fois que je prenais un repas avec tous les miens rassemblés.

Au deuxième versant de la vie, avec ou sans vin, on sent souvent la fin de quelque chose. Un jour on ne peut plus monter l'escalier sans s'essouffler, un jour on ne peut plus le monter du tout; un jour on ne peut plus s'asseoir par terre et se relever seul; un jour on ne peut plus manger le piment qu'on aime tant, un jour on ne peut plus rien manger sans être incommodé, un jour une dent est arrachée, puis une autre, jusqu'à ce qu'on se retrouve avec une bouche que l'on ne reconnaît pas; un jour on est obligé de s'essuyer la bouche avant d'embrasser un enfant, un jour on se regarde dans le miroir et on voit une vieille femme qui aurait pu être notre grand-mère.

Si jeunesse revenait un jour, je lui raconterais ce que vieillesse a fait de moi...

Des petits bouts de soi s'en vont, aussi distinctement qu'une petite lumière qui s'éteint. On le sent, on le voit. Cet étrange corps qui est devenu le nôtre, chaque fois qu'on réussit à l'apprivoiser, continue à changer et à se détériorer jusqu'à la fin. On sait que l'on devra peu à peu faire le deuil de soi-même avant même que nos enfants aient à faire leur deuil de nous.

La vieillesse a quand même la délicatesse de venir pas à pas, jour après jour, sinon on ne saurait l'accepter et apprendre à se dire que tant qu'on est vivant, tant que nos enfants et petits-enfants sont vivants, le reste est sans importance. À mesure que le corps

vieillit, la valeur des choses change dans la tête. Et c'est bien ainsi.

Je les regardais, l'un après l'autre, sans qu'ils me voient, tous occupés par le photographe qui ne viendra pas, oubliant très vite l'hospice qui viendra un jour.

Salim, mon mari, trônait au bout de la table. Comme d'habitude, il parlait, gesticulait, moi, je ne parlais pas, j'écoutais; Samira, l'aînée de mes filles, allait et venait, agile et précise, aucun geste pour rien, tout doit être parfait. Chaque objet de sa maison a sa place et c'est à cette même place qu'il faut le remettre. Toutes les maisons que j'ai habitées ont toujours été sens dessus dessous malgré toute ma volonté de changer. Samira a un mari aussi riche qu'elle et ils n'ont pas d'enfants, moi, j'ai six enfants et cinq petits-enfants pour toute richesse; Myriam, la deuxième de mes filles, a deux enfants, Véronique et David. C'est chez elle que je vais le plus souvent, à cause de ses enfants. Elle écrit des livres, moi, je sais seulement écrire mon nom; Kaokab, la plus jeune, est la seule personne que je connaisse qui battrait son père dans une joute oratoire ou un match d'histoires drôles. En sa présence, Salim écoute plus qu'il ne parle, ce qui est un exploit. Kaokab est professeure de langues, moi, je parle à peine ma propre langue et quelques mots de français et d'anglais; Samir, le plus jeune des garçons, a trois enfants, Amélie, Julien et Gabriel. Je ne sais pas quand il a eu le temps de les faire. En avion peut-être. C'est d'ailleurs là qu'il a rencontré sa femme. Un jour à Hong-Kong, un jour au Brésil ou au Chili. Je ne sais pas où se trouvent ces pays, je sais seulement qu'ils sont loin d'ici; Farid n'a pas d'enfants et fait mille

métiers. Souvent, il dessine des meubles et les fabrique, moi, je sais dessiner des oiseaux. Et Abdallah, l'aîné de la famille, n'a ni femme ni enfants.

Mon regard passait de l'un à l'autre plusieurs fois et je n'ai pu m'empêcher de me demander s'ils étaient bien mes enfants ou les enfants de la voisine comme on dit.

Assis près de Kaokab, un homme que j'ai déjà vu une fois ou deux. À côté de Farid, une jeune femme que je vois pour la première fois. Farid et Kaokab ne restent pas longtemps avec la même personne. S'ils sont heureux, tant mieux. Mon mari a de la difficulté à accepter. Même si nous vivons ici depuis de nombreuses années, les coutumes de ce pays lui paraissent toujours inconcevables. Surtout quand il s'agit de ses filles. Mon Dieu! les discours que j'ai entendus sur la société québécoise, canadienne et américaine quand Myriam s'est séparée! J'avais beau lui dire qu'au Liban aussi on se divorce, plus encore depuis la guerre, que les mœurs changent partout dans le monde et pas seulement ici, rien à faire. Il fulminait au lieu d'avoir de la peine. Il a fini par dire que le monde va à sa perte et que la vie n'a plus de sens. C'est toujours sur cette phrase qu'il s'arrête de parler. Et il rentre dormir pour reprendre des forces ou pour oublier.

Nous avons tous eu beaucoup de peine de perdre le mari de Myriam, nous l'aimions beaucoup même s'il ne parlait pas notre langue. Il était si bon avec Abdallah dans ses moments difficiles. J'ai seulement dit à Myriam: « Je pense, ma fille, que les enfants de cet âge ont besoin de leur père. » Elle m'a répondu: « Leur père n'est pas mort, ils vivront avec lui une semaine sur deux. » Cela m'a donné un coup

au cœur. Je les voyais avec leurs valises allant de la maison de leur père à la maison de leur mère sans jamais une maison à eux. J'ai seulement dit: « Tu es sûre que leur père pourra leur faire à manger ? » Ses yeux étaient petits. Elle avait sans doute beaucoup pleuré: « Tout ce qui t'importe, mère, c'est la nourriture. Il n'y a pas que manger dans la vie. Mais ne t'en fais pas, leur père sait très bien faire la cuisine. » J'ai pensé: « Une mère ne se remplace pas », mais je n'ai rien dit, je ne voulais pas ajouter à sa peine. Je ne suis pas très bonne en mots. Je ne sais pas parler. Je laisse la parole à Salim. Moi, je donne à manger.

Mes mots sont les branches de persil que je lave, que je trie, que je découpe, les poivrons et les courgettes que je vide pour mieux les farcir, les pommes de terre que j'épluche, les feuilles de vigne et les feuilles de chou que je roule.

Depuis plus de cinquante ans je fais à manger tous les jours et, chaque fois, c'est différent. J'améliore les plats, j'invente de nouvelles recettes, de nouvelles façons de procéder, parfois. Je me demande s'il y a autant de différence dans les mots. Pour plonger mes mains dans la nourriture, il faut que j'en aie vraiment envie, sinon je brasse à la cuiller. Mes mains nues et propres touchent la nourriture que mes enfants vont manger. C'est ma façon de leur faire du bien, je ne peux pas grand-chose, mais ça, je le peux.

C'est très rare que Salim ou les enfants disent merci. Ça ne m'a jamais dérangée. Est-ce qu'on dit merci si quelqu'un nous dit « Je t'aime » ? On peut répondre je t'aime, mais on ne dit pas merci.

Quelquefois j'aimerais pouvoir parler, avec des mots. J'ai oublié, avec le temps. Depuis une dizaine

d'années, il m'arrive d'essayer. Ça sort de ma bouche en boules déjà défaites. J'oublie des bouts de mots en dedans et personne ne comprend. Même moi, je trouve que tout est mêlé. Je vois bien que ce qui est dans ma tête et ce qui sort de ma bouche n'ont rien à voir. Alors je me tais. Le pire, c'est quand je veux raconter une histoire que je connais bien, que j'ai vécue. Quand Salim est là, il reprend l'histoire du début. Il prend tout son temps, arrondit les mots, donne tous les détails, même ceux que j'avais oubliés ou pensé qu'ils n'étaient pas importants. Il se lève, fait les gestes qu'il faut pour donner de l'ampleur aux choses, pour les mettre en évidence. Tout le monde est accroché, suit l'histoire. Même moi. Soudainement, cette petite histoire de rien du tout devient importante. Même pour moi qui l'ai vécue. Je ne sais pas comment il fait. Je l'envie. Je l'admire aussi.

Pourtant je me souviens, quand j'étais petite, je parlais. Je savais parler. Contrairement à ma sœur, toujours silencieuse, je parlais. Je disais ce que je pensais. Je faisais rire mon père, mes frères et sœurs. Même les invités. Un jour, j'ai même fait rire Mahmoud Boutrabi connu dans tout le village pour son mauvais caractère et sa mauvaise humeur. Personne ne l'avait jamais vu sourire et rire encore moins. Mon père avait remarqué mon exploit et, par la suite, je suis devenue aux yeux de tous celle qui a réussi à faire rire Mahmoud Boutrabi. Je disais aussi leur vérité aux gens, ce qui provoquait le rire des autres. Je ne laissais rien passer. C'était ainsi, sans effort.

Qu'est-ce qui est arrivé pour que mes mots se transforment en grains de blé, de riz, en feuilles de

vigne et en feuilles de chou ? Pour que mes pensées se changent en huile d'olive et en jus de citron ? Qu'est-ce qui est arrivé ? Quand cela a-t-il commencé ? Ce n'est quand même pas Salim qui a provoqué cela ? Si je lui ai cédé ma place, ma langue, si rapidement, c'est que j'avais commencé à le faire avant. Mais quand ?

Le repas était sans doute très bon. Je mangeais sans appétit. Comme chaque fois qu'elle nous invite, Samira s'est plainte que nous mangions trop vite, que ce n'était pas la peine de cuisiner pendant des heures pour tout avaler en cinq minutes. Elle avait tout à fait raison, mais à quoi ça sert de le redire puisque aucune parole n'a jamais rien changé à cette mauvaise habitude.

C'est toujours Salim qui répond à la remarque de Samira. Il dit que c'est héréditaire, que nos ancêtres mangeaient dans la même grande assiette posée au milieu de la table et qu'il fallait que chacun se presse d'avalier s'il voulait rassasier sa faim avant qu'il ne reste plus rien ; il dit que dans les premiers temps de son arrivée ici il n'avait jamais le temps de terminer son repas, car les clients entraient dans le magasin à n'importe quelle heure, et comme ses enfants ont travaillé dans ses magasins, ils mangent vite eux aussi. Il finit toujours en disant qu'il mange vite parce qu'il déteste manger froid.

Les vieux racontent toujours les mêmes histoires. J'aime mieux ne pas parler.

Je ne sais pas ce qu'il m'a pris de parler. De dire à mes enfants de me mettre à l'hospice... Mais j'aimerais mieux mourir ! Pourquoi parler de cela maintenant ?

Cet ouvrage composé en Sabon corps 10 a été achevé d'imprimer au Québec
le quatre novembre deux mille dix sur papier Enviro 100 % recyclé
pour le compte des Éditions Typo.



Ce roman raconte avec fraîcheur le destin de Dounia de Beyrouth à Montréal. « Je veux mourir là où mes enfants sont heureux », dit celle qui a finalement pris racine au Québec.

Dounia, 75 ans, ne sait ni lire ni écrire et ne parle que l'arabe. Elle laisse la parole à Salim, son mari, et à ses enfants, qui parlent une langue qui lui est étrangère. Elle se croit muette, inintelligente. Dans *Le bonheur a la queue glissante*, elle murmure avec naïveté et sagesse une culture orale surprenante qui glisse en nous comme le bonheur. Avec elle, on se laisse bercer par les proverbes libanais, on questionne la vie et la mort, on rit et on pleure. Dounia – « le monde », en arabe – possède une voix et un cœur grands comme le monde, aussi fragiles que le bonheur.

Publié pour la première fois en 1998, *Le bonheur a la queue glissante* a été couronné par le prix France-Québec – Philippe Rossillon et a connu un vif succès auprès des lecteurs tant au Québec qu'en Europe.

Dramaturge lue et jouée au Québec, aux États-Unis, en France, en Belgique et au Liban, Abla Farhoud a reçu en 1993 le prix Arletty de l'Universalité de la langue française et le prix Théâtre et Liberté de la Société des auteurs et compositeurs dramatiques de France. En 2005, elle a fait paraître son troisième roman, *Le fou d'Omar*, chez VLB éditeur.